

—C'est bien ! fit-elle brusquement en marchant vers la porte.  
—Vous partez ? demanda Jeanne, en apportant son front aux lèvres de madame Desvarences.

—Oui... adieu ! dit celle-ci, avec un baiser glacé.

Jeanne, sans tourner la tête, regagna le salon.

Au même moment Cayrol, en costume de voyage, entra dans le cabinet, suivi de Pierre :

—Me voilà prêt ! dit le banquier à madame Desvarences. Vous n'avez aucune nouvelle recommandation à me faire ? Vous n'avez plus rien à me dire ?

—Si ! répondit madame Desvarences, d'une voix brève qui fit tressaillir Cayrol.

—Alors faites vite, car je suis à la minute, et le train, vous le savez, n'attend personne.

—Vous ne partirez pas !

Cayrol, étonné, reprit vivement :

—Y songez-vous ? Là bas, il y va de vos intérêts.

—Ici, il y va de votre bonheur ! s'écria la patronne avec violence.

—De mon bonheur ! répéta Cayrol en bondissant. Madame, pensez-vous à ce que vous dites ?

—Et vous, riposta madame Desvarences, avez-vous oublié ce que je vous ai promis ? J'ai pris l'engagement de vous prévenir, moi même le jour où vous seriez menacé.

—Eh bien ? interrogea Cayrol, devenu livide.

—Eh bien ! je tiens ma promesse ! Si vous voulez connaître votre ami, rentrez chez vous ce soir !...

—Serge sera chez moi ? Ses affaires lui travaillent le cerveau de ce temps-ci.

—Agissez selon votre conscience, dit madame Desvarences : moi j'ai agi selon la mienne.

—Qu'entendez-vous par ces paroles ? dit Cayrol. Est-ce que vous pensez qu'il viendrait chez moi parce que je serais absent ?

Cayrol se mit à réfléchir et commença à se monter la tête, au point qu'il résolut de retourner chez lui après son départ. Il embrassa sa femme et partit.

V

Dans sa chambre, pleine de parfums, Jeanne venait d'ôter sa robe de bal et de revêtir un peignoir d'étoffe orientale brodée de brillantes fleurs de soie. Accoudée à la cheminée, la respiration gênée, elle attendait. La femme de chambre entra, apportant une seconde lampe. La lumière, plus vive, fit miroiter la tenture de peluche rubis entourée d'applications vieilles or.

—Tout le monde est parti ? demanda Jeanne en feignant d'étouffer un bâillement.

—MM. Le Brède et du Tremblay, les derniers, viennent de prendre leurs pardossus, répondit la femme de chambre, mais M. Pierre Delarue est rentré un instant après. Il demande si madame peut le recevoir...

—M. Delarue ? répéta Jeanne étonnée.

—Il prétend avoir des choses très importantes à dire à madame.

—Où est-il ? demanda Jeanne.

—Là, dans la galerie. On commençait à éteindre dans le salon...

—Eh bien ! faites-le venir.

La femme de chambre sortit. Jeanne, très intriguée, se demanda quelle raison pouvait ainsi ramener Pierre. Il fallait certainement que quelque incident grave se fût produit. Elle se sentit émue. Pierre lui en avait toujours imposé. En ce moment, l'idée de se trouver en face du jeune homme lui causa un malaise extrêmement pénible.

L'ne portière fut soulevée : Pierre venait de paraître. Il restait immobile, interdit, près de l'entrée. Toute son assurance l'avait abandonné.

—Eh bien ! dit Jeanne avec une raideur affectée, qu'est-ce qu'il y a donc, mon cher ami ?

—Il y a, ma chère Jeanne, commença Pierre, que...

Mais l'explication ne lui parut pas facile à donner, car il s'arrêta et ne put continuer,

—Que ? répéta madame Cayrol avec insistance.

—Pardonnez-moi, reprit Pierre, je suis très embarrassé. En venant vous trouver, j'ai obéi à un mouvement tout spontané. Je n'ai pas songé aux termes à l'aide desquels je vous exprimerais ce que j'ai à vous dire, et je m'aperçois que j'aurai beaucoup de peine à m'expliquer sans risquer de vous offenser.

Jeanne prit un air altier :

—Eh bien ! mais, mon cher ami, si ce que vous avez à m'apprendre est si difficile à dire, ne le dites pas.

—Impossible ! répliqua vivement Pierre. Mon silence causerait d'irréparables malheurs. De grâce ! Jeanne, facilitez-moi la tâche ! Comprenez moi à demi-mots... Vous avez, pour ce soir, des projets qui ont été découverts. Vous êtes dangereusement menacée : prenez garde !

Jeanne frémit. Mais, dominant son trouble, elle répondit en riant nerveusement :

—Quelle histoire à dormir debout me contez-vous là ? Je suis chez moi, entourée de tout le monde, et je n'ai rien à craindre, je vous prie de le croire.

—Vous niez ? s'écria Pierre. Je m'y attendais. Mais vous prenez une peine bien inutile. Voyons ! Jeanne, je suis votre ami d'enfance, de moi vous n'avez rien à redouter. Je ne songe qu'à vous servir. Vous pensez bien que si je suis ici, c'est que je sais tout. Jeanne, écoutez-moi !

—Ah ça ! mais vous êtes fou ! interrompit la jeune femme avec une orgueilleuse colère, ou bien vous vous prêtez à une indigne mystification !

—Je suis dans mon bon sens, malheureusement pour vous ! dit Pierre rudement, en voyant que Jeanne se refusait à le comprendre. Et il n'y a pas de mystification, malheureusement pour d'autres. Tout est sincère, sérieux, terrible ! Et puisque vous me forcez à vous dire les choses sans ménagements, voilà : le prince Panine est chez vous, ou il va venir. Votre mari, que vous croyez loin, est à cent pas d'ici, peut-être, et va rentrer dans un instant pour vous surprendre... Est-ce sérieux maintenant ?

Une flamme passa sur le front de Jeanne : elle fit un pas, et, d'une voix furieuse, indomptable, décidée à ne pas avouer, elle s'écria :

—Sortez ! Ou j'appelle !

—N'appellez pas, ce serait mauvais ! reprit Pierre avec calme. Laissez au contraire les domestiques s'éloigner, et faites partir le prince, s'il est ici ; ou, s'il n'y est pas encore, empêchez-le d'entrer. Tant que je serai ici vous dissimulerez votre frayeur et ne prendrez aucune précaution. Je m'éloigne donc. Adieu, Jeanne ! Croyez que je n'ai agi que pour vous rendre service, et soyez sûre que, passé le seuil de cette porte, j'aurai oublié tout ce que je vous ai dit.

Pierre s'inclina, et, soulevant la lourde portière qui cachait la porte de la galerie, il sortit.

À peine Pierre avait-il disparu que la porte opposée s'ouvrit, et que Serge entra dans la chambre. La jeune femme, d'un élan, s'approcha et lui dit à l'oreille :

—Serge, dit-elle, on nous surveille !

—J'étais là, répondit Panine ; j'ai tout entendu.

—Que vas-tu faire ? s'écria Jeanne éperdue.

—M'éloigner d'abord. En demeurant ici un seul instant, je commets une imprudence.

—Serge, votre belle-mère a sollicité Cayrol de vous mettre de côté dans ses affaires de fiances et elle cherche à vous faire assassiner.

—Eh ! que puis-je faire ? s'écria Serge désespéré. Autour de moi tout s'effondre ! La fortune, qui a été le but unique de mes efforts, m'échappe. La famille que j'ai dédaignée m'abandonne et me persécute. L'amitié que j'ai trahie m'accable. Il ne me reste rien.

—Maintenant, vous pouvez partir, dit Jeanne, car je vous considère en danger ici. J'ignore ce qu'on a ourdi contre vous, mais le plus sage est de partir.

Serge alla pousser les verrous de la porte par laquelle Pierre était sorti, et qui, seule, communiquait avec les appartements,